Ô Pere des Bourbons, soulage donc mes peines!
Dois-je passer mes jours à me forger des chaînes?

un ami du Roi.

LOUIS XIV

A SAINT CLOUD,

AU CHEVET DE LOUIS XVI.

DIALOGUE.

LOUIS XIV ET LOUIS XVI.

LOUIS XIV.

D'OU VIENS-TU, mon fils ?

LOUIS XVI.

De la fédération générale.

LOUIS XIV.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette fédération ?

LOUIS XVI.

C'eſt la réunion de tous mes ſujets. . .

LOUIS XIV.

Contre toi, peut-être ! Hem ! benêt ! j'ai su tes fredaines, ton imbécille foibleſſe, & les ſuites cruelles de ton ivrognerie ? Qu'as-tu fait de ton royaume ? parle. . .

LOUIS XVI.

Demandez-le à la Fayette ?

LOUIS XIV.

Quoi ! tu l'as mis entre les mains inexpérimentées de ce jeune fat ?

LOUIS XVI.

Non, il s'en eſt emparé.

LOUIS XIV.

Il s'en eſt emparé, parce que tu étois ivre. Crois qu'il n'eût jamais oſé te combattre pour le conquérir. On connut ſon courage tout entier, à la mémorable journée du 5 octobre. Pâlir, intriguer & plier, voilà tout ce que ſait faire ce général ſi renommé.

LOUIS XVI.

Cela ſe peut, mais il a la force en main, il peut tout.

LOUIS XIV.

Il peut tout, parce que tu l'as voulu. Le mal vient de loin. Si ta ſtupide indulgence n'eût pas enhardi tes parlemens au crime, ils auroient enregiſtré l'impôt de mon ami Vauban, l'*impôt territorial* & le *timbre*, & ton empire fleuriroit encore; n'avois-tu pas ton fouet le jour où ils proteſterent avec tant d'audace? Il falloit lire l'hiſtoire, & tu aurois appris de moi comment on mene des parlemens inſolens & les peuples rebelles; tu n'aurois point joué le rôle ridicule d'un mannequin. Le banquier Necker ne t'auroit point immolé à la petite gloriole de paſſer pour un miniſtre *populaire*; tu n'aurois point été vendu par ta femme, & tu n'aurois point aujourd'hui douze cens maîtres, Bailli & la Fayette pour tuteurs; & les quarante-huit municipalités prêtes à t'égorger.

LOUIS XVI.

Ne m'accablez pas, mon pere, je ſuis aſſez malheureux d'être conſidéré comme un *zero* dans mes propres états.

Vous ne ſavez pas tout ce que j'ai ſouffert; vous ne ſavez pas tout ce que j'ai fait pour le peuple ingrat qui me honnit & m'outrage. A peine étois-je monté ſur le trône, que vous occupâtes avec tant de gloire & de fermeté, que voulant reſtituer à l'homme tous les droits qui lui avoient été départis par la nature, & ne point ſouffrir qu'une partie de mes ſujets fût eſclave de l'autre, j'abolis la ſervitude dans mes états. . . Ma cour, beaucoup moins brillante que la vôtre, nuiſoit cependant à mes vues d'é-

WINKLER PRESCHTHAL 2021 09538

conomie; je la réformai, & ne conſervai de ſon éclat que ce qui pouvoit conſtituer le train d'un prince bourgeois. Par-tout où ſe montroient l'oppreſſion & la tyrannie, je volois aux ſecours des opprimés. J'affranchis l'Amérique des fers de l'Angleterre. . .

LOUIS XIV.

Tu fis là une belle beſogne. Tu dépenſas quinze cents millions, & te fis un ennemi éternel qui, tôt ou tard, te fera payer peut-être de ta tête, l'audace inouie d'avoir arraché à ſa domination un pays qu'il poſſédoit auſſi équitablement que tu poſſedes ta *bonne ville de Paris.*

LOUIS XVI.

Des tortures exécrables forçoient l'homme vertueux de ſe mentir à lui-même, en s'avouant coupable, pour s'épargner de nouveaux tourmens; j'abolis la queſtion préparatoire.

Le code criminel, malgré les ſoins que vous vous étiez donnés pour le civiliſer, ſe reſſentoit encore de la barbarie & de l'attrocité des ſiecles de ténebres, qui l'avoient fait éclore, je corrigeai le code criminel.

L'impôt peſoit en entier ſur la claſſe la plus laborieuſe & la plus utile. Les ſueurs d'une année ſuffiroient à peine au laboureur pour payer la multiplicité des contributions dont l'avoient accablé les privilégiés & les conceſſionnaires; je propoſai l'égale répartition de l'impôt.

On inculpa mes miniſtres, je les réformai; on calomnia mes intentions & mon cœur dans l'adminiſtration de la choſe publique; j'appelai auprès de moi l'élite des ſages de mon royaume; je m'environnai de toutes les lumieres et de toutes les vertus; mes ſujets partagerent les ſollicitudes du trône. Eh bien! les notables ne firent qu'aggraver le mal dont on s'étoit plaint.

Pour remédier enfin à toutes les calamités publiques, je convoquai mon peuple en *aſſemblée.* Un jour lui eût ſuffi pour faire le bonheur de 25 millions d'hommes, je ne ſais par quelle fatalité il s'eſt attaché à aggraver leurs maux. Je ne parle pas des outrages divers que m'a faits cette aſſemblée immorale; je ne parle pas de l'opprobre dont elle m'a couvert, ni de

la licence effrénée qu'elle a prêché à une populace toujours portée au mal, ni des excès qu'elle a consacrés ; je ne dis pas qu'elle a mis en problême, si je devois, non pas régner, mais porter même le nom de roi ; je ne dis pas qu'en me détrônant, elle a dépouillé de leur patrimoine ma femme, mes enfans, mes freres & toute ma famille ; je ne dis pas qu'après s'être revêtus du manteau royal, des scélérats ont soudoyé des assassins pour faire couler le sang des Césars & celui des Bourbons ; je ne dis pas qu'un traître en ce moment. le plus près du trône, & qui commande seul en France, a banni de ma présence, ou fait expirer sur des échaffauds, tous les êtres qui compâtissoient à mes malheurs ; je ne dis pas que j'ai gémi pendant dix mois, & que je gémis encore dans l'esclavage, sans cesse entouré de mes meurtriers, n'ayant plus d'autre pouvoir que celui d'exécuter sans réplique les ordres suprêmes d'un la Fayette, & d'une horde d'assassins, ses dignes complices ; je ne dis pas que je crains à chaque instant, que des forcenés viennent encore souiller les marches de mon ancien trône, du sang de mes amis, de ma femme, du seul frere qu'ils m'ont laissé, de mes ministres sur-tout, dont ils demandent la tête, avec la même fureur qu'ils l'ont jadis couronnée.

LOUIS XIV.

Tu m'attendris moins que tu m'indignes. Ton peuple t'a traité en enfant. C'est ainsi qu'il voulût se comporter à mon égard, lorsque je n'avois que quinze ans ; mais je le mis à la raison ; c'est ce que tu aurois dû faire. N'avois-tu pas du canon ? ne paie-tu pas des soldats ?

LOUIS XVI.

Oui, mais c'est pour me combattre.

LOUIS XIV.

Mets-toi à la tête de ton armée, & ne crains rien du Français : il peut se laisser séduire un moment par les traîtres ; il peut s'enivrer de leur vin, & dépenser leur or, mais au nom de son roi, l'enthousiasme s'empare de son

âme, & *vive le roi* eſt le premier cri qu'il puiſſe prononcer.

Mon peuple ſe ligua auſſi contre moi : c'eſt au milieu de mes triomphes : lorſque les prix couronnoient les travaux de mes grands hommes de guerre, faiſoit reſpecter ma puiſſance par l'Europe entiere ; c'eſt ce tems de proſpérité & de gloire que choiſirent les *frondeurs*, pour me pourſuivre les armes à la main. Les Pariſiens, excités alors par Beaufort, Bouillon & la Rochefoucault, comme ils le ſont aujourd'hui par la Fayette, me forcerent de quitter le Louvre pour me montrer à mes provinces. La Guienne, armée pour ma perte, ſe déclara pour moi dès qu'elle me vit. Tout mon peuple me témoigna qu'il n'en vouloit qu'à mes miniſtres. Je me vengeai de la rebellion de mes ſujets, en me mettant moi-même à la tête de mes armées. Bientôt la guerre civile ceſſa. Toutes les puiſſances étrangeres, réunies contre moi, vinrent ſe briſer contre mes forces & ma valeur : ce que n'avoient pu Turenne, Condé, Villars, Harcourt, Duqueſne, Luxembourg, Vendôme, Tourville, Duguai-Trouin, ma préſence l'opéra. Je vis tomber les murs de 300 villes & places fortes, dont, avant moi, on n'avoit pas oſé aborder. Voilà ce que peut l'aſpect d'un roi courageux.

Mon fils, veux-tu reconquérir ta couronne, écoute l'avis paternel que je vais te donner.

Ton peuple ruiné, murmure contre les pervers qui l'ont dépouillé. Le nombre des mécontens ſurpaſſe de beaucoup celui des patriotes. Si le Français n'eſt pas fait pour l'eſclavage, il n'aime pas non plus cette licence effrénée qui fait trembler ſans ceſſe pour ſa vie ou pour ſa propriété ; montre-toi digne de gouverner, & ton parti va ſe groſſir de plus de douze millions d'hommes. Oſe élever la voix ; montre le caractere d'un homme, d'un Bourbon ; encourage tes amis au lieu de les dénoncer, de les vouer au ſupplice ; déclare-toi pour ceux de tes ſujets, qu'une troupe de forcenés harcele ſans relâche, inſulte ſans pitié, & dépouille de tout : marche à la tête des amis de l'ordre & de la proſpérité, & auſſi-tôt tu verras les valeureux *bleuets*, les dignes ſatellites de la Fayette, rentrer dans les caves d'où ils ſont ſortis quelques jours après le 14 juillet.

Les frontieres garnies de troupes étrangeres, ſont diſpoſées à te faciliter la victoire; la cauſe des ſouverains ſera vengée par les peuples : il y va de leur gloire ; déjà l'Angleterre, l'Allemagne, l'Eſpagne, la Savoie, t'apprennent ce que tu dois entreprendre pour ton ſalut; tes troupes aigries par les horreurs qu'exercent contre elles les nouvelles adminiſtrations & l'*armée bleue*, répareront la faute du mois de juillet, & les lâches gardes-françaiſes, dont on n'a pu faire de prétendus citoyens qu'en les enivrant, recevront le ſalaire de ce patriotiſme qu'ils nous vantent tant, & qu'on a récompenſé avec tant de zele & d'emphaſe.

Tu as des généraux que tu ne dois pas négliger; Maillebois, d'Eſtaing, Bouillé, Condé, te remettront facilement ſur le trône. Certes, avec de tels hommes, avec les ſoldats d'airain de la Bohême & de la Pruſſe, avec nos fiers Anglois, les intrépides Eſpagnols, on doit peu craindre ce ramas d'hommes indiſciplinés & peureux, qui, au premier coup de feu, jetteront au loin leurs armes, & chercheront leur ſalut à travers les champs, les bois & les fleuves (1).

Voici donc le parti que je te propoſe & le ſeul qui puiſſe te tirer du précipice où je te vois plongé. Sauve-toi, ſors des mains de tes anciens eſclaves devenus tout-à-coup tes tyrans; marche vers Metz ou vers Lyon. Là, tu trouveras des amis, & ſois certain que la majeure partie, la plus ſaine de l'armée bleue, qui cache aujourd'hui ſon déſeſpoir ſous les fauſſes couleurs du patriotiſme, t'y ſuivra pour ſe ranger ſous tes drapeaux : que Broglio; à la tête de trente mille hommes, vienne à ta rencontre; que tes autres généraux entrent par les autres frontieres à la tête des troupes auxiliaires de tes voiſins, & tu connoîtras bien-tôt ce peuple féroce, toujours bien inſolent lorſqu'il n'a perſonne à combattre, mais bien ſouple, bieu lâche, bien facile à s'épouvanter, dès qu'il voit qu'on fait bonne contenance à ſes témeraires entrepriſes.

---

(1) C'eſt ce qu'ont fait au premier combat les Brabançons.

Je te prédis que tu traverſeras ton royaume ſans obſtacle, & que tu recevras par-tout, ſur ton paſſage, les honneurs du triomphe. Tu vois que je connois tes ſujets. Je veux que tu les entende par-tout crier, *vive le roi*, *vive Broglio*, *vive Condé*, *&c. &c.*

Arrivé à Paris, les fauxbourgs te ſeront ouverts par leurs habitans, & tu ſeras rétabli ſur le trône par ceux mêmes dont les haches & les piques t'en avoient renverſé. C'eſt-là que doit commencer le moment des vengeances. La Fayette qui ne rougit de rien, aura ſans doute l'audace de ſe préſenter à tes yeux avec ſa duplicité ordinaire. Il voudra te donner le change ſur ſon ſervice auprès de ta perſonne; il dira qu'il n'a jamais été que ton ami, qu'il a fait tous ſes efforts pour t'épargner des peines & des affronts; il citera à l'appui diverſes lâchetés, & entr'autres, ſa pâleur du 5 octobre, & toutes les nuits qu'il a découché, de peur d'être égorgé dans ſon lit.

Que la Fayette ſoit donc ta premiere victime, comme étant celui de tes ennemis le plus faux, le plus ambitieux & le plus lâche.

Dreſſe enſuite des milliers de potences. *Une* pour l'infâme Mirabeau, cet être de fange, dont la voix & l'opinion ſont toujours vendus au poids de l'or, & qui ne connut d'autre ſentiment que ceux du crime & de la faim.

Une pour les ingrats Lameth dont tu élevas l'enfance, que tu arrachas de la boue, pour en faire un guerrier qui déshonora ton armée en lui prêchant l'inſurrection & l'indiſcipline.

Une pour les perfides Noailles, qui comblés de tes bienfaits, & après avoir beaucoup contribué a l'énorme *déficit* de tes finances, t'ont lâchement abandonné dès qu'ils ont vu que tu n'avois plus rien à donner.

Une pour le tartuffe Camus, eſclave vielli dans l'antichambre des miniſtres, bas-flatteur & copiſte de Lamoignon, qui a voulu atteindre auſſi la renommée d'un forcené, parce que c'étoit le ſeul moyen d'accaparer les faveurs du jour.

Une pour le petit & fat Barnave, *une* pour le crapuleux Chapellier, *une* pour le *preſtolet* d'Autun, *une* pour le roi Sylvain, & enfin au moins six cens pour les coquins de l'aſſemblée prétendue nationale.

Six cens pour les motionaires du palais-royal.

Six cens pour les fameux *vainqueurs* de la baſtille.

Douze pour les prétendus *orateurs* & *avocats* du du peuple, Mercier, Deſmoulins, Noël, la Reinie, Prudhomme, Carra & compagnie.

Quant aux autres ſéditieux, laiſſe-les rentrer en paix dans leurs caves, & ne crains rien de leurs bras *invaincus*.

Après cette grande beſogne, rappelle ta nobleſſe, celle qui malgré les périls t'est reſtée fidelle, rends lui tes faveurs, ſes propriétés, ſon ancien luſtre, ſans lequel les états ne peuvent fleurir.

Rétablis ta puiſſance, en corrigeant les abus qui l'affoibliſſoient; que tes miniſtres ne ſoient plus tout dans ton royaume, à ton préjudice: gouverne par toi-même, & ſache dire quelquefois: *je veux*.

Sors donc, Louis, de ta ſtupidité, ſonge que tu n'as pas un moment à perdre: encore quatre jours, & peut-être il ne ſera plus tems; quatre jours, (ciel! quelle perſpective affligeante!) encore quatre jours, & peut-être un fer régicide....

Pars, vole où tes amis t'appellent; laiſſe-là tes douze cens tuteurs, ton roi Bailli, ton roi la Fayette, tes rois des fauxbourgs, & va montrer aux frontieres que tu es digne de porter mon nom, & de me ſuccéder ſur le trône.

AVIS.

Le manuſcrit de ce dialogue a été trouvé dans la poche de M. Paul, l'un des illuminés conduit à Saint-Cloud, aux priſons de l'Abbaye. Un patriote enrôlé dans la garde nationale, a cru devoir le publier, pour éclairer ſes concitoyens ſur les manœuvres perfides des ennemis de la révolution. Cet écrit jette un grand jour ſur les complots; Maillebois, Savarin, Condé, Tomaſſin, d'Artois, d'Orléans, Throuard, Saint-Prieſt, la Tour-du-Pin, Necker Montmorin, Mirabeau, Maury, Cazalès, d'Aiguillon, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.